

A L'OCCASION DE LA BÉATIFICATION DE LA MÈRE BARAT
PROCLAMÉE A ROME, LE 24 MAI 1908

PANÉGYRIQUE
DE LA
BIENHEUREUSE BARAT

PRONONCÉ
DANS L'ÉGLISE SAINT-THIBAUT DE JOIGNY

SA PAROISSE NATALE

LE 6 JUIN 1908

PAR

LE R. P. AURIAULT, S. J.

SENS

DUCHEMIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1908

20

PANÉGYRIQUE

DE LA

BIENHEUREUSE MADELEINE - LOUISE - SOPHIE BARAT

PRONONCÉ A JOIGNY, PAR LE R. P. AURIAULT, S. J. .

LE 6 JUIN 1908

Exaltavit humiles :

« Il a exalté les-humbles. »

MES FRÈRES,

Il est donc enfin arrivé le jour béni où nous pouvons honorer, saluer, prier dans ce lieu encore plein de ses souvenirs, la bienheureuse Madeleine Louise-Sophie Barat. Les hommages longtemps contenus dans nos cœurs éclatent aujourd'hui joyeusement dans l'église de son baptême et de sa première communion au milieu d'une population de compatriotes où le regard cherche instinctivement les traits de sa physionomie, car elle est de votre chair et de votre sang et, si vous lui devez la plus grande gloire qui puisse être donnée à un pays, elle vous doit ses qualités initiales et cette belle part de dons naturels que la grâce ne détruira pas, mais transfigurera en les transposant dans l'ordre surnaturel. Elle ne prévoyait pas, la toute petite enfant, qui, ici-même, entama sa confession publique, que son nom serait inscrit au catalogue des bienheureuses vierges, qu'elle ferait entrer sa paroisse au martyrologe des saints ; le pasteur qui la dirigeait prévoyait-il que prêtres et fidèles se grouperaient devant les autels pour lui faire fête en des temps qui, par le triomphe de l'impiété et la persécution de l'Eglise, rappelleraient ceux que traversa notre bienheureuse ? Quoi qu'il en soit, je suis bien sûr, M. le curé, que les épreuves vous paraissent petites devant la joie qui nous

vient du ciel. Pour mon compte, je suis honoré, je suis heureux plus que je ne le saurais dire, de prêter ma voix à toute la Société du Sacré-Cœur que je représente ici, à l'immense armée des femmes chrétiennes, du monde ou du cloître, qu'elle a élevées et formées, pour vous féliciter, prêtres et fidèles, et vous souhaiter toutes les grâces que contient cet événement uniquement grand, uniquement fécond, uniquement joyeux.

Exaltavit humiles ! Ce que nous faisons aujourd'hui ici, ce qui s'est fait il y a quinze jours à Rome, à la basilique vaticane, ce qui va se faire à travers le monde entier, en Australie, au Japon, dans les deux Amériques comme en Europe, c'est l'exaltation d'une humble, c'est la glorification de l'humilité. Ne vous étonnez pas que je ramène à cette vertu comme à son trait fondamental la sainteté d'une âme à qui rien ne manque de ce qui brille et resplendit dans les dons de la nature et de la grâce ; ne craignez pas que par là je rétrécisse l'ampleur de ses qualités et diminue la grandeur de ses exploits ; j'aurais bien plutôt révélé la source de ses hauts faits, renouvelé dans nos esprits la vraie notion de l'humilité chrétienne, en en montrant par sa vie toute la portée, toute l'efficacité et la fécondité. Aussi bien n'est-ce pas le moyen de faire agréer mes éloges à la nouvelle bienheureuse que Dieu me fait la grâce de pouvoir louer aujourd'hui ? Elle-même, dès longtemps, a donné à ses panégyristes la note et le ton quand elle a dit : « Les grandes saintetés me font peur, mais c'est égal, il y a du moins un côté par où je pourrai toujours me rapprocher de ces modèles, c'est l'humilité. C'est par là que je prouverai à mon Dieu que je l'aime. » L'enfant de seize ans qui prononçait ces paroles ne savait pas si bien dire et j'aurais répondu, il me semble, à votre attente et édifié suffisamment vos âmes si j'avais pu vous faire voir dans l'humilité progressive de la bienheureuse Madeleine-Louise-Sophie Barat, *la racine de sa perfection personnelle, la raison de sa fécondité naturelle, le caractère même et le cachet de son apostolat.*

I

C'est beaucoup, pour éclairer la physionomie des saints, que d'avoir l'idée de Dieu sur eux ; or si cette idée n'est pas toujours apparente en ceux qui n'ont pas eu de vocation et d'influence so-

ciale, elle est, au contraire, assez facile à découvrir dans les fondateurs et les fondatrices. Par la fin que poursuit l'ordre dont ils sont les générateurs se révèle quelque chose de leur prédestination éternelle et se fait voir la pensée-mère de leur formation surnaturelle. A ce point de vue, rien n'est évident comme le rapport de la Société du Sacré-Cœur avec MADELEINE-SOPHIE BARAT ; Dieu a fait l'une pour l'autre, il a ordonné l'une à l'autre. Rarement un ordre religieux aura eu avec son auteur une relation aussi sensible et aussi prolongée, et trouvé en lui un modèle aussi achevé. Or, quel était donc le motif, le but, la destination de cet organisme nouveau, sinon de réfléter la vie du Sacré-Cœur et qu'est-ce que la vie du Sacré-Cœur si ce n'est celle qu'il a exprimée lui-même dans la sentence qu'il faut citer au début de ce discours : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Doux et humble, il l'est dans l'incarnation où il s'anéantit ; il l'est à Bethléem, où il naît sur la paille ; à Nazareth, où il se cache ; dans son apostolat, où il mendie et fréquente les pauvres et les pécheurs ; dans sa passion, où il s'humilie jusqu'à la mort de la croix. Que devra donc être l'âme choisie pour être dans le monde l'apôtre de ce cœur ? Sur son berceau, les anges entendront le mot de sa destinée : « Faisons-la à son image et à sa ressemblance, et de la poitrine ouverte du Sauveur partira le rayon de lumière et de feu qui tout de suite enveloppant cette âme, la transformera jour par jour, an par an, jusqu'à ce qu'elle soit assimilée au divin exemplaire. C'est lui qui la travaille en dedans d'une façon invisible, mais en dehors aussi par ce frère Louis dont la main ferme jusqu'à la dureté prit, dès leur éveil, ses facultés naissantes, pour les pétrir avec une virile énergie, les développer dans l'atmosphère du sacrifice, et, par une culture intensive, les faire croître au delà de l'ordinaire dans les sciences humaines et divines. Il y a je ne sais quoi d'original et de touchant à voir l'enfant du pauvre vigneron de Joigny entrer prématurément dans cette voie d'études où ne l'appelaient ni son âge, ni son sexe, et devenir, par une formation exceptionnelle, une âme à tempérament d'homme dans l'organisme le plus riche de qualités féminines. Voie de providence où, après son frère, la jeune fille rencontrera, pour continuer et achever l'œuvre, des hommes encore à figures militaires et religieuses, comme ce Père Varin, son principal inspirateur, et, plus tard,

ce sulpicien, M. Montaigne, un directeur éclairé. De ce contact, elle reçut une empreinte de foi et de raison qui la marquait pour une exceptionnelle vocation. Mais ce ne fut pas sans souffrance, et on est tout ému de voir une si frêle et si délicate créature emprisonner toute sa jeunesse, toute son enfance dans une discipline si rude ; on compatit malgré soi à la plainte que lui arracha un jour la sévérité d'un maître trop exigeant : « Je ne pourrai donc jamais avoir un plaisir sans qu'il soit mêlé d'amertume ! » Dieu agissait par les hommes dans ce laboratoire où se développaient à la fois la nature et la grâce. Une rare puissance de conception faisait dire à Madeleine-Sophie : « L'héroïque me plaît ; là, du moins, il y a de l'espace, l'esprit se dilate à son aise et le cœur se sent libre. » Là se préparait cette énergie du vouloir qu'elle soufflera plus tard à ses filles par des paroles qui rappellent celles de sainte Thérèse et qui éclate déjà dans cette exclamation que l'enfant jetait un jour à son frère : « Tu es bien heureux d'être homme ; c'est un bonheur que je t'envie, car les hommes peuvent faire de grandes choses pour Dieu ! »

Mais que fussent devenus de tels dons sans la sève du surnaturel et à quoi eussent abouti des études si variées et si fortes sans l'humilité qui les enracinait dans la foi et les dirigeait vers Dieu ? Dans toute cette vie d'écolière à succès remarquables, on ne surprend ni un geste, ni une parole qui décèlent l'amour-propre ou la vanité ; on y trouve, au contraire, à chaque pas, une patience précoce, sous des châtiments excessifs, un abandon surhumain aux volontés d'autrui, une virginalité modeste qui ne se dément jamais. Sans bruit, sans éclat, le cœur de Jésus fait en elle cette humilité dont elle devra donner à des générations entières la leçon et l'exemple qui consiste à s'abaisser devant Dieu, par la soumission tranquille à sa Providence, l'obéissance à ceux qui le représentent et l'acceptation généreuse des sacrifices qu'amènent cette obéissance et cette soumission. Une telle humilité rayonne du cœur de Jésus dans le cœur de notre bienheureuse pour former la religieuse du Sacré-Cœur, pour y être un trait définitif de l'épouse, une qualité exemplaire de l'apôtre. Voyez, en effet, comment Madeleine-Sophie est transportée de Joigny à Paris. Là, soumise à un régime de travail et de piété dont le fond est le renoncement perpétuel à sa volonté propre, elle est si fidèle à la grâce intérieure, « qu'elle finit par rire de ce qui la

faisait souffrir. » Elle pouvait écrire : « Avec quelques efforts, on vient à bout de tout, même des choses les plus difficiles, j'en ai acquis l'heureuse expérience ; s'il m'en a coûté quelque chose, j'ai toujours ressenti une grande consolation des petits efforts que j'ai faits. » Rien d'étonnant que la jeune fille à une telle école ait senti naître en elle le désir du Carmel ? Jésus qui s'était emparé de son cœur dès l'enfance ne l'avait-il pas disposée par de continuelles mortifications et une abnégation sans répit à la solitude de l'oraison et de la pénitence, mais là encore, ses désirs devaient compter pour rien ; le maître qui conduisait son éducation allait lui demander le sacrifice de sa volonté propre dans le choix même de sa vocation. Mise en demeure, par le Père Varin qui la dirigeait depuis quelque temps, de se prononcer, elle se trouva subitement enlevée à ses projets personnels et transportée dans une région nouvelle. L'homme de Dieu qui était là devant elle était comme le porteur d'un message depuis longtemps préparé par la Providence. Ah, ce message ! pour en comprendre toute la portée, il faut le rapprocher de la Visitation de Paray-le-Monial, de la prison du Temple, de la dispersion de l'Eglise de France pour le considérer ensuite dans le cœur d'un saint prêtre Léonor-François de Tournély, qui en est le dépositaire et le martyr, et enfin pour le voir aux mains de l'élu qui en est l'héritier et le propagateur. Ce n'est pas une rencontre fortuite que celle de Madeleine-Sophie Barat et du Père Joseph Varin ; ils ont été conduits l'un vers l'autre par des événements singulièrement disparates, mais pourtant convergeant à la réalisation d'une intention divine. Il apportent l'un et l'autre des âmes pures, comme il s'en fait au temps des martyrs, ardentes à la gloire de Dieu, décidées à tout entreprendre, à tout sacrifier, pour réparer les ruines amoncelées et pour redonner à Notre-Seigneur les âmes qu'il a conquises de son sang. L'un, soldat devenu religieux d'une société qui porte le nom du Sacré-Cœur et qui attend l'heure de Dieu pour entrer dans la compagnie de Jésus, a reçu comme un legs divin le projet que Tournély avait arrosé de ses larmes, de fonder une société nouvelle consacrée au Cœur de Jésus pour l'éducation de la femme. Malgré des essais infructueux, la conviction du fondateur était passée tout entière dans le P. Varin et, quand il avait entendu parler Louis Barat de sa « petite sœur, » il avait senti et qu'elle était l'éluée de Dieu, et

que ce n'était point dans les cours d'Allemagne ou d'Autriche que Dieu avait taillé la pierre fondamentale du nouvel institut, mais dans la chaumière d'un paysan de Bourgogne.

L'autre était justement cette jeune fille de vingt ans, qui, par son labeur intellectuel et sa constante abnégation, se formait à son insu, à être l'initiatrice d'une telle œuvre. C'est dans de telles rencontres qu'apparaissent la sagesse et la puissance de Celui qui crée les sociétés comme il a créé le monde et fait concourir à une même entreprise des êtres différents, inconnus les uns aux autres, mais qui se dévoilent dans l'action et dont l'union féconde révèle une harmonie divinement préétablie. Ici, autant qu'en aucune autre fondation, se déclare cette admirable Providence : d'un côté arrivent la lumière, la révélation portées par une voix de prophète : de l'autre, un vase d'élection merveilleusement ciselé par la grâce pour recevoir le mystérieux secret et capable de devenir ensuite le riche canal des trésors infinis qu'il contient. Le dialogue par où s'achève cette histoire occulte des divins conseils, ressemble à une page d'évangile. Les courts moments où se débat et se décide le projet d'En-Haut sont tout pleins des forces accumulées par les martyres du cœur, par les supplications des saints, par les désirs des âmes en détresse. Le « fiat » qui jaillit soudainement de ces lèvres d'enfant résume des siècles de sacrifices ; il fait penser au « fiat » qui nous donna l'Incarnation et rapproche de Marie, la médiatrice de toutes les œuvres divines, celle qui, en étant appelée à l'honneur de fonder, ne peut être que la coopératrice de la Mère de Dieu. C'est bien l'humilité de la Vierge qui se reproduit dans l'humilité de Sophie Barat. « Que désirez-vous ? lui demande le P. Varin. — Le Carmel ? Non, reprend le P., le Seigneur à d'autres vœux sur vous. » Et alors, il lui raconta l'inspiration du saint prêtre Léonor de Tournély, l'idéal entrevu et ébauché d'une société vouée au Cœur de Jésus, pour ressusciter son amour dans les âmes et la lumière de sa doctrine dans les esprits ; société dont les membres n'auraient qu'à prendre les sentiments et les dispositions intérieures de ce divin Cœur afin de les répandre par le moyen de l'éducation. « C'est à ce genre de vie que vous êtes appelée, » conclut l'homme de Dieu. « Eh bien, j'y penserai, répondit la jeune fille. Il n'y a plus à y penser, reprit vivement le Père ; quand la volonté de Dieu est connue, il

ne s'agit que d'obéir. » La foi du P. Varin eut un écho dans l'âme toujours fidèle de l'humble Sophie ; elle crut, elle voulut, elle se donna. La société du Sacré-Cœur commençait là, dans cet acte simplement généreux qui s'harmonisait si bien avec tout le passé de notre bienheureuse, en même temps qu'avec sa vocation et sa mission de fondatrice ; elle ne se départira jamais de l'attitude qu'elle vient de prendre et toutes les étapes de sa sainteté seront désormais marquées par des prodiges d'humilité. Loin de s'atténuer par l'assemblage et l'opulence des plus éclatantes vertus, des plus hautes fonctions, l'humilité de la sainte prend un relief toujours plus accentué et garde manifestement sa place de vertu préférée, elle s'impose aux regards de tous ceux qui abordent la Mère Barat. Cela lui est devenu tellement facile d'être humble, qu'on l'étonne quand on lui parle de tentations d'amour propre. Elle arrivera à l'extrémité de sa vie, elle verra la Société répandue dans le monde entier sans s'apercevoir de ce qu'elle a fait pour la gloire de Dieu ; ce qu'elle découvrira en elle, c'est toujours plus de besoin, toujours plus de misère : ce qu'elle demandera, c'est de souffrir pour son bien-aimé. « Si vous avez de l'ambition pour votre mère, écrivait-elle, si vous désirez pour elle une place près du trône de l'Agneau, demandez sans miséricorde que Dieu lui donne des souffrances et des humiliations, le détachement de toutes choses, la privation enfin de toute satisfaction afin qu'une fois je prenne le chemin par où les saints ont marché. » Ce quelle obtiendra de Jésus, pour mettre le dernier trait en tableau, ce sera de mourir les lèvres closes et sans pouvoir parler.

Mais ce serait empiéter sur ce qui nous reste à dire que de vouloir relever tous les traits de son humilité personnelle ; on ne peut bientôt plus distinguer en elle la sainte de la fondatrice, tant elle s'identifie avec l'œuvre dont Dieu lui a confié le soin, et c'est pourquoi nous devons maintenant montrer en elle l'évolution de cette vertu et voir comment elle devient la source de sa fécondité maternelle.

II

Elle l'a dit elle-même dans une parole qui éclairera notre marche : « Je sens que je ne suis qu'un instrument entre les mains du Seigneur ; c'est pour n'avoir pas d'obstacle à ses desseins que le Tout Puissant s'est servi d'un instrument si pauvre. » Nous voilà

bien fixés sur l'état d'âme de notre bienheureuse et, si elle a tenu parole, nous savons pourquoi elle est sainte. Or, du commencement à la fin, elle nous apparaît toujours plus petite, plus soumise, et c'est un beau chemin à parcourir que celui qui commence à la rue de Touraine pour, après beaucoup de circuits, se terminer au boulevard des Invalides. Et quel jour que ce 21 novembre 1800, en la fête de la Présentation de la sainte Vierge quand, avec deux compagnes, l'élu de Dieu fit, pour la première fois, sa consécration au Sacré-Cœur ! Malgré qu'il ne se fit point de manifestations préternaturelles, il y eut un don d'âme qui alla jusqu'à l'holocauste, un sacrifice de foi très simple et très généreux, très humble et très profond, vers lequel il faut toujours se retourner quand on veut saisir dans sa forme la plus nette l'idéal et l'exemplaire des oblations futures. Quand elle en parlait, la sainte mère aimait à souligner l'état de foi dans lequel elle se trouvait : « Pour moi, disait-elle avec un accent inimitable, je ne savais rien, je ne prévoyais rien ; j'acceptais ce qu'on me donnait. » Elle aimait, pour la gloire même du Sacré-Cœur, à faire ressortir que le sentier par où elle cheminait ne fut point le sentier des clartés surnaturelles et qu'elles furent introduites dans leur apostolat par un chemin couvert et obscur. « Nous n'avions, dit-elle, nulle idée de l'avenir. » « Nous marchions, reprennent à l'envi ses premières filles, comme des personnes qui vont à l'ombre, à tâtons ; c'était la marche de la Providence envers nous ; elle a toujours continué de nous conduire ainsi, ne levant qu'au fur et à mesure le voile de ses volontés. » Paroles précieuses qu'il faut recueillir dans ce jour de la béatification ; elles sont un pronostic de l'histoire de la Société, elles deviendront un phare lumineux dans la tempête.

Mais ce ne sont là que des ébauches d'une vertu qui va se déployer toujours sur des théâtres plus favorables ; Amiens lui donnera son premier et principal expériment. Il faut la voir à ce « berceau » de la Société, apprenant, par expérience, ce qu'est l'obéissance, comment elle va à Dieu à travers les ordres les plus invraisemblables, comment elle soumet, non seulement la volonté mais le jugement, alors même que la raison est déconcertée. Ce fut là qu'elle apprit ce qu'est cette modestie qui empêche de rien voir en dehors de son emploi ; là qu'elle sut quel tourment, quel martyre il faut subir pour mener à bien l'œuvre très difficile de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse. Et ce n'est pas,

dans le panégyrique de notre bienheureuse, un des moindres titres de sa gloire que de comparer les pensionnats du Sacré-Cœur, tels que nous les voyons aujourd'hui avec la splendeur de l'ordre qui les embellit, et cet embryon misérable d'Amiens où nous voyons Sophie et ses sœurs, sous un costume ridicule, courant les rues pour amener au bercail les élèves indisciplinées, s'exposant avec sérénité aux railleries de la foule, vivant dans l'extrême dénûment, exposées à toutes les rigueurs des saisons. « Quel supplice ! » dirait le monde. Ecoutez ce qu'en pensent les actrices de ce drame quotidien. « Le soir, après de grandes fatigues et l'épuisement du travail, nous nous retrouvions libres toutes les trois ; alors notre âme nageait comme dans un bain rafraîchissant ; le bien être de nous trouver ensemble était une jouissance dont je ne puis exprimer le charme, la douce et pure joie ; c'était notre consolation, dans une grande pureté d'union en Dieu seul. Nos causeries se faisaient au foyer de la cuisine ; là, nos trois têtes l'une près de l'autre, auraient peint les confidences du bonheur. » Et la sainte Mère achève ce tableau par des paroles qu'il faut citer : « Nous étions quelquefois harassées de fatigue, nous nous couchions tard, étant obligées de profiter du sommeil des élèves pour entretenir notre linge ou même travailler pour le dehors, car nous étions pauvres ; il fallait pourtant nous lever à 5 heures ; aussitôt habillée, chacune prenait son crucifix ; oh ! c'était le bon moment ! » De telles situations sont divinement précieuses et toutes les fois qu'on remonte au berceau d'une œuvre on y trouve de l'humilité et de la pauvreté. Cela n'a pas manqué, mes frères, à une Société qui, par tant de côtés, devait paraître aristocratique ; cela ne lui manquera jamais, car c'est à Amiens que se crée déjà l'école des pauvres qui fera à toutes les maisons du Sacré-Cœur une enceinte évangélique, un rempart assuré.

Quand elle eut été suffisamment éprouvée dans la pauvreté et dans une obéissance singulièrement coûteuse, la jeune sœur fut appelée à un héroïsme d'humilité tel qu'il en faut à celles qui deviennent mères dans l'ordre surnaturel. Celui qui avait été choisi de Dieu pour lui révéler sa vocation eut charge aussi de porter à sa volonté le coup mortel de l'immolation. Il a raconté lui-même le fait en des termes qu'il serait dommage de changer :

« Après la messe, je me fis accompagner du Père Roger et je réunis les religieuses. Je les entretins quelques instants de Notre-

Seigneur et leur dis ensuite que je croyais utile de les interroger pour juger de leur aptitude à instruire la jeunesse. Je fis donc successivement, à chacune, diverses questions sur le catéchisme, à l'une sur les sacrements, à l'autre sur la grâce, et, arrivé à sœur Sophie : « A vous, lui dis-je, il faut, comme à la plus jeune, « demander ce qu'il y a de plus facile : « Pourquoi Dieu vous « a-t-il créée et mise au monde ? » La réponse fut bientôt faite : « C'est, dit-elle, pour le connaître, l'aimer et le servir. » Je poursuivis : « Qu'est-ce que servir Dieu ? » -- « C'est faire sa « sainte volonté... » Elle allait en dire davantage, mais j'en avais assez ; c'était là que je l'attendais. Je l'interrompis donc : « Servir Dieu, c'est faire sa volonté, dites-vous ; vous voulez j'espère « le servir ? » — « Oui, mon Père. » — « Eh bien ! sa volonté est « que vous soyez supérieure. » A ces mots, frappée comme d'un coup de foudre, elle tomba sur ses deux genoux, fondit en larmes, mais nous fûmes inflexibles. Je laisse à penser ce qu'éprouva cette pauvre Mère : il faillit lui en coûter la vie, surtout, lorsque plus tard, elle fut élue supérieure générale. Pendant dix ans, elle n'a cessé de me demander grâce : pour le bonheur de ses filles, elle y a perdu son temps. »

Quatre ans plus tard, elle sera définitivement attachée à la croix qui lui est mise aujourd'hui sur l'épaule. Le 18 janvier 1806, en entendant proclamer son élection, elle s'affaîssera sous le coup, mais pour se relever forte de son humilité même. N'attendez pas d'elle de vaines lamentations ni des proclamations d'impuissance ; soumise à la volonté de Dieu, elle se tait, et elle commence de gouverner la société avec ce constant oubli d'elle-même, cet abandon parfait à la Providence, cette vigilance jamais endormie, ce pur zèle de la gloire du Sacré-Cœur qui sont le rayonnement de sa profonde et croissante humilité. C'est toute son histoire qu'il faudrait maintenant lire pour vérifier ce que j'ai avancé : au moins, me sera-t-il permis de signaler à votre attention les faits principaux par lesquels se démontre sa vertu favorite. C'est d'abord par une extraordinaire puissance d'assimilation qui rendit la sainte fondatrice capable d'amener, à la société naissante, des groupes préexistants et de les réunir à l'unité du Sacré-Cœur. Pour qui sait combien ces sortes de transformations sont difficiles, il verra là un des meilleurs symptômes de l'humilité de la bienheureuse, un des signes les plus authentiques de sa fécon-

dité maternelle. Il est vrai que Dieu lui-même avait, au préalable, créé des affinités qui facilitaient l'union, comme cela parut très particulièrement au monastère de Sainte-Marie d'En-Haut, où la Société devait trouver dans la Mère Duchesne son saint François-Xavier. N'y trouvait-elle pas aussi, par une délicatesse toute divine, une attache à l'ordre religieux qui avait été au berceau de la dévotion au Sacré-Cœur, et n'y avait-il pas là une rencontre ménagée par la Providence pour investir de sa mission le nouvel ordre et faire savoir aux religieuses du Sacré-Cœur de Jésus qu'elles tenaient à la Visitation de Sainte-Marie par leur apostolat et qu'elles devaient donc, pour toute une part de leur vie intérieure, en imiter l'esprit et être chacune, dans la mesure de la grâce, une autre Marguerite-Marie ?

Avec la même efficacité, elle greffera sur le tronc déjà vigoureux d'autres rameaux bénis, à Poitiers, à Bordeaux ; souvent les âmes qui lui sont ainsi destinées lui apportent une générosité et une magnanimité dont elles ont contracté l'habitude, au contact des martyrs de la Révolution ; elle les accueille avec tant de modestie, un autorité si douce que, bien vite, elles ont reconnu en elle une mère. L'habitude qu'elle a de s'abaisser, de s'effacer, non seulement la rend d'accès facile, mais lui constitue ce fonds de bienveillance intérieure qui la rend prompte à l'amour et aussi très éclairée sur les qualités des sujets et très experte à mettre en valeur les dons de chacune.

C'est par la même méthode qu'elle traversera, sans y succomber, les périls les plus graves et que, mise plusieurs fois en face d'oppositions les plus injustes ou de menaces les plus inquiétantes, loin de s'agiter, de s'exalter par une combativité vaine ou de se déprimer dans un découragement trop humain, elle se soumettra à la volonté de Dieu, sans renoncer aux droits dont elle a la garde, elle saura momentanément céder à la force des événements et des hommes. C'est là qu'elle est grande, c'est là qu'apparaît la puissance de l'humilité ; trois fois au moins elle sauva la Société des crises les plus redoutables. C'est à l'humilité de leur sainte Mère que les religieuses de la société du Sacré-Cœur devront et leurs constitutions et leur nom.

Au plus fort de la tempête elle disait : « Je veux imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son silence. *Jesus autem tacebat*. Ces trois paroles font ma force et ma consolation. » Cette attitude con-

venait bien à la supérieure d'une Société dont toute la vie doit être une parfaite imitation du Cœur de Jésus.

Ce fut plus encore dans ses rapports quotidiens que la sainte fondatrice fit paraître combien elle était dépouillée d'elle-même et vraiment anéantie. Il faut la voir à Poitiers, son Manrèze, stimulant ses novices à l'abnégation et à la pauvreté, au renoncement et à l'humiliation. Elle se plaît quelquefois à les interroger pour provoquer leur zèle ; à son insu elle révèle son âme : « Mes filles, quelle serait la personne la plus heureuse du monde ? » Les réponses sont insuffisantes : « Mes enfants, vous n'y entendez rien : j'estime que celle-là serait la plus heureuse qui, jetée dans un cloaque, y serait seule avec son Jésus seul. » Elle n'entendait pas qu'on plaisantât sur la pauvreté religieuse : « Vous n'appréciez pas votre bonheur, disait-elle un jour à une sœur qui montrait en riant sa robe rapiécée. Vous ne le méritez pas ; allez tout de suite reprendre votre habit séculier ; nous verrons quand il sera temps de vous rendre les livrées de Jésus-Christ. » De telles leçons, pour belles qu'elles soient, n'eussent point été efficaces si elles n'avaient été confirmées par l'exemple. « Mais, raconte une novice, notre mère nous servait de modèle, étant toujours à la tête de ce qu'elle nous imposait, aimant à prendre pour elle le travail le plus rude. » Il en sera toujours ainsi ; la mère Barat se portera de tout son élan du côté où elle trouvera le plus de pauvreté et d'humiliations. Nous la voyons s'attarder à Cugnières, ce Bethléem de la société, où les religieuses vivaient dans le froid et dans l'indigence extrême. La sainte mère ne pouvait s'en détacher. « Nous n'avions là, dit-elle, qu'un feu et une chandelle pour tout le monde mais c'était là le bon temps. » Bon temps, en effet, que celui où des religieuses écrivaient : « Je n'ai jamais été plus heureuse ; jamais je n'ai reçu plus de grâces ; jamais je ne me suis tenue plus facilement en la présence de Dieu. » Bon temps, que celui que des élèves dépeignaient ainsi : « Cette pensée seule. « Dieu nous voit » suffisait à nous tenir en silence en l'absence de nos mères. Si même une de nos mères, excédée de fatigue, nous semblait près de succomber au sommeil pendant l'étude, nous l'exhortions à dormir en pleine sécurité, avec la promesse, fidèlement gardée, de respecter son repos. » Par contre, si la Providence lui faisait trouver sur son chemin le luxe et le confortable, elle avait hâte d'y substituer la pauvreté de l'institut. « Je vou-

drais, disait-elle en entrant rue de Varenne, que dans cet hôtel Biron, il n'y eût partout que des christs et que chacune de mes religieuses en fût le cadre. » Et voilà que nous avons trouvé le dernier mot de son humilité, c'est l'amour de la croix ; son cœur en est plein et déborde en des lettres qui sont comme des proclamations militaires. « Sans la croix, nous ne sommes que des gagne-petits ; souffrons avec joie comme le soldat qui monte à l'assaut, bouillant de faire éclater sa valeur et déjà joyeux de l'espérance de la victoire. » « Quand aimerons-nous la croix ? Est-ce en vain que nous portons cette devise : *Spes unica* » Et certes, ce bien ne lui manqua pas ! Elle pouvait écrire un jour : « Je suis un diminutif de Job : tous les courriers m'apportent la nouvelle de quelque désastre ; peut-être m'y accoutumerai-je, mais je n'en dors pas. » Tantôt, c'était, au milieu des plus grands succès de la Société, le martyr intérieur auquel s'ajoutaient des infirmités corporelles ; tantôt, à l'heure des consolations intimes, c'étaient les revers, les persécutions, les exils. C'était donc toujours la croix et la sainte n'eût point voulu s'en passer, elle qui disait : « Quelle est cette vie ? C'est Jésus. Il habite au ciel, Il est aussi sur la terre ; mais que l'exil est long ! Il n'y a qu'une chose qui puisse en adoucir la peine, c'est de souffrir.

L'humilité en elle avait donc reçu sa pleine évolution ; elle était celle que définit Saint Ignace dans ce qu'il appelle : « son troisième degré : » l'inclination du cœur vers la pauvreté et l'humiliation, la préférence des outrages et des ignominies. Arrivée là, la sainte Mère à le droit de crier à ses filles : « Aimez Dieu seul et la croix ! Ah ! insensées, serions-nous si nous voulions autre chose ! Croyons-nous, sans cela entrer dans le cœur de Jésus ? Trouverons-nous ailleurs la paix, le repos ? Erreur : erreur, mais, hélas ! peu se livrent entièrement à l'Esprit-Saint, et cependant, croyez-le, il en coûte davantage de rester un misérable médiocre que de se donner à Dieu ; au lieu de nager entre deux eaux, ce qui est, à la fois, dangereux et pénible, hâtons-nous de prendre le cours de l'eau ; une fois dans le courant, l'Esprit-Saint nous poussera et nous arriverons sûrement au port. » Ah ! il ne faut plus s'étonner de la fécondité spirituelle de la Bienheureuse ! Parce qu'elle a mis son âme dans l'holocauste de l'humilité, elle verra sortir d'elle une race de longue vie : *Quia posuit animam suam videbit semen longævum.*

De son vivant, ce sera non seulement la France, l'Italie, qu'elle remplira de ses maisons, mais l'Amérique, où une autre elle-même portera le flambeau du Sacré-Cœur. Et cela ne finira plus surtout après sa mort. Ne voilà-t-il pas que l'Extrême-Orient s'ouvre aux filles de la Mère Barat et qu'à Tokio elles ont dressé un camp qui présage de nouvelles batailles et de nouvelles conquêtes. Est-ce tout ? L'humilité de notre Bienheureuse ne s'est-elle pas affirmée autrement ? Il nous faut, en terminant cette seconde partie, relever son acte propre, celui par lequel elle a définitivement organisé la Société et créé son rapport avec le Sacré-Cœur de Jésus. Parce qu'elle a été profondément humble, elle a été divinement éclairée pour donner à son institut les constitutions qui en sont l'âme. Sans doute, ses historiens font remarquer qu'elles ont été rédigées par des hommes de Dieu expérimentés ; ils ne disent pas assez la part vraie de la fondatrice. Si elle n'a pas souvent tenu la plume, ce qu'elle aurait pu faire autant qu'aucun autre, étant merveilleusement douée pour écrire, c'est que, là encore, elle aimait à s'effacer, à disparaître ; mais, en s'effaçant, en disparaissant, elle inspirait les rédacteurs ; elle devenait comme à son insu le type vivant qu'ils n'avaient qu'à dessiner pour faire l'œuvre parfaite. Un mot d'elle leur suggérait des pages entières ; sa prière les animait, son attitude, ses faits et gestes leur mettaient sous les yeux les règles qu'ils avaient à énoncer, et ainsi, du double contact de son âme avec les constitutions de saint Ignace et le Sacré-Cœur de Jésus, jaillissait ce chef-d'œuvre dont le Souverain Pontife pourra dire : « Le doigt de Dieu est ici ! » Chef-d'œuvre où reste burinée la figure humble, douce et forte de la fondatrice. Pour la bien connaître, il faudrait lire les constitutions ; pour lui ressembler, ses filles n'auront qu'à les pratiquer. Elles sont le code de la perfection où s'est exprimée la vie du cœur de Jésus telle qu'elle fut dans la Bienheureuse. On y trouve particulièrement la frappe de son esprit, et, si je ne puis, mes frères, en attribuer tout le mérite à son origine jovinienne, je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que les qualités bourguignonnes de Madeleine-Sophie Barat l'ont merveilleusement disposée à comprendre un idéal aussi pratique dans l'action qu'il est haut dans la conception. L'humilité de votre sainte compatriote a été génératrice de la Société du Sacré-Cœur pour marquer ensuite son opération extérieure.

III

La mission de sa famille religieuse était de renouveler dans le monde le vrai christianisme en y répandant la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ; l'éducation et les œuvres qui l'accompagnaient devaient être le moyen providentiel de cet apostolat. N'est-ce pas dire en quelques mots que l'humilité s'impose de toutes façons aux membres de cette société. Qui peut donc, en effet, entreprendre l'œuvre de l'éducation sans s'être auparavant diminué, amoindri par l'abnégation ; sans s'être assimilé aux enfants qu'il s'agit de prendre tout petits pour les nourrir, les élever, les transformer, les conduire jusqu'à l'âge parfait ? C'est bien à l'entrée des écoles qu'il faudrait mettre la sentence évangélique : « Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans ce royaume. » Mais, quand dans ce royaume il faut enseigner, non pas une doctrine quelconque, mais la science du Cœur de Jésus, comment y prétendre si l'on manque de ce qui est au commencement, au milieu et à la fin de ce divin livre, l'humilité ? Il la fallait, cette vertu, non plus drapée dans les périodes éloquentes des orateurs où elle moisissait, mais vivante, parlante et agissante dans des êtres humains qui en feraient ainsi voir la beauté, goûter le charme, sentir l'attrait. Depuis trop longtemps, la doctrine janséniste avait faussé les rapports de l'âme avec Notre-Seigneur : à l'ami intime qu'il est, elle avait substitué un Christ solennel et lointain. Par le Sacré-Cœur, devait rentrer dans le monde et dans le cloître, la chaude atmosphère de la charité. Comment cela ? Pas autrement que par le mépris de soi-même, car il n'y a pas deux méthodes pour arriver à l'amour, il n'y en a qu'une, c'est de s'humilier.

Et ce fut là le miracle qui commença au début du dix-neuvième siècle : au sortir de l'enfer révolutionnaire, au milieu des bouleversements de la période belliqueuse de l'empire napoléonien, on vit sourdre de terre, — ne faudrait-il pas dire descendre du ciel ? — d'admirables légions d'anges enveloppés de pureté, de modestie, et rayonnant la paix, la charité, le dévouement. Et ce fut chose incroyable que ce contraste entre cette vie d'héroïsme tranquille, continu, dans l'abnégation constante, le don de soi aux autres, de silence, de recueillement, de prière, et l'ambiance d'or-

gueil, d'ambition, de passions déchainées. Miracle vraiment et qui fait penser aux paroles de l'Apocalypse : « *Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam*. Je vis une sainte cité, une nouvelle Jérusalem descendre du Ciel : venant de Dieu, parée comme une épouse ornée pour son Epoux. » Et ce miracle alla, se multipliant à travers le monde. Chacune des maisons de la Société, fondée par notre Bienheureuse, fit admirer partout la beauté de l'ordre dans l'amour ; et c'est bien de quoi avaient besoin les âmes pour croître en raison et en foi, en humanité et en christianisme. Ce qu'il faut à l'être humain dérégulé et désordonné, c'est d'être plongé dans le milieu d'harmonie et de parfait équilibre que font tous les jours les âmes maîtresses d'elles-mêmes. Voilà ce que le Sacré-Cœur de Jésus a fait passer du cœur de la sainte mère Barat dans ses constitutions ; de ses constitutions dans sa Société ; de sa Société dans ses pensionnats. Ce que reçoivent tous les jours les élèves de ses maisons, en plus des leçons qui doivent orner leur esprit, c'est, à leur insu souvent, mais par une impression très efficace, l'idéal de divine beauté, de justice parfaite, de grave et douce modestie, de courage généreux, de sainteté chrétienne que l'Eglise canonise aujourd'hui dans la fondatrice du Sacré-Cœur. Elles sont donc avec vous, mes frères, quoique d'une autre façon, de la chair et du sang de la bienheureuse que nous fêtons ensemble ; elles sont, par le monde entier, sa famille agrandie ; elles glorifient, à travers sa fille, l'humble tonnelier de Joigny et toute sa patrie d'origine. Une telle noblesse vous oblige, mesdames, vous devez à votre héroïque compatriote d'être ce qu'elle a voulu faire : des chrétiennes distinguées par la générosité des enfants, des jeunes filles, des femmes en qui paraisse l'empreinte des cœurs de Jésus et de Marie et dont chacune, où qu'elle soit, porte le feu sacré, défende et propage sa foi.

C'est à former de tels foyers de christianisme que la France a travaillé pendant cent ans. Et qui peut dire que ce soit sans résultat quand on songe à tout ce qui est sorti, pendant ce siècle, des maisons du Sacré-Cœur ? Quel est donc le cloître qui ne regarde vers elles pour y saluer la source des vocations ? Quelle est l'équipe de bonnes ouvrières du dévouement religieux qui ne reconnaisse là le bien le plus fécond de son recrutement, et, dans le monde, combien de familles y ont puisé le salut, la patience, le zèle, la perfection ? Mais c'est trop

peu dire : par delà nos frontières, quels témoignages de reconnaissance ne doivent pas à la France, par la Société du Sacré-Cœur, toutes les autres nations ! L'oublieront-elles, parce que nous sommes abattus et châtiés ? L'Eglise elle, ne l'oublie pas et Dieu non plus. A l'heure même où il a permis aux légions infernales de se déchaîner sur notre pays, il entr'ouvre le ciel : en regard de la France révolutionnaire, possédée du démon qui rugit, apostasie, blasphème, il nous montre dans le ciel des cieux la France chrétienne, virginale, tenant là-haut sa place de « Fille aînée. » Il semble ne maintenir à leur poste les héritiers des jacobins, les persécuteurs avilis, que pour faire ressortir, par le contraste, la vraie gloire de notre patrie humiliée. Le défilé triomphal a commencé, il a quelque dix ans, de ces fils de France qui ont honoré l'Eglise par un héroïsme multiforme. Dieu n'attendait, semble-t-il, que la déclaration de guerre de l'ennemi pour faire entrer en ligne ces victorieux. Et ainsi ce fut saint Jean-Baptiste de la Salle béatifié et canonisé dans le jour même où l'immense armée des frères des Ecoles chrétiennes commençait de subir le choc des adversaires de la liberté d'enseignement. Après, à la veille de la dernière campagne contre le clergé, parut dans sa gloire de bienheureux, le patron et le modèle de tous les pasteurs, le saint curé d'Ars. Au-dessus des cloîtres vidés par l'injustice ou menacés par la tyrannie, descendit, palmes en mains, la splendide phalange des carmélites de Compiègne, et voici, hier, pour consoler, pour fortifier dans les périls, dans les exils, les religieuses persécutées, une bienheureuse Madeleine Postel béatifiée huit jours avant Mme Barat ; une bienheureuse Julie Billiard, l'amie de notre sainte ; la nôtre, la bienheureuse Madeleine-Louise-Sophie Barat. Demain, pour continuer la marche des élus de France, viendront se présenter à notre culte le vénérable père de la Colombière et, avec un renouveau de gloire, la canonisation de la bienheureuse Marguerite-Marie, et combien d'autres dont je vois poindre, dans un lointain pas trop distant, les saintes figures. Mais attendez encore quelques jours et surgiront en une multitude incalculable, les martyrs de la Révolution, depuis l'Abbaye, les Carmes, jusqu'à la rue Haxo. Et, du coup, on verra face-à-face les bourreaux et les victimes, et on jugera entre les principes qui n'ont jamais cessé de faire des violents et des iniques et les principes qui n'ont jamais cessé de faire des patients et des martyrs. Mais,

pour clore cette apothéose de la France, voici, planant au-dessus de nos champs de bataille, sa vivante incarnation, son glorieux symbole, sa libératrice, Jeanne la Pucelle. *Exaltavit humiles!* n'est-ce pas l'exaltation des humbles? N'est-ce pas le meilleur triomphe du cœur de Jésus, et nous plaindrons-nous, nous, d'être humiliés et persécutés, quand nous voyons Jésus triompher ainsi dans l'humilité de ses saints? Non, en cette joyeuse solennité de la béatification de Madeleine Sophie Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur, nous ne voulons pas avoir dans le cœur et sur les lèvres d'autres sentiments que ceux qu'elle eût dans son humble vie et dans sa très humble mort, le zèle de la gloire de Dieu par la sacrifice de nous-mêmes.

O Cœur de Jésus! par l'intercession de cette bienheureuse et de tous les saints de France, montrez que vous êtes toujours « bon Français, » reconquérir le royaume de votre mère, le vôtre; achetez-en nous, fidèles, prêtres, religieux, les préparations nécessaires afin qu'après avoir glorifié et exalté les humbles, vous puissiez mettre à bas les orgueilleux et les puissants. *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles!*
